Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 10 (1935-1937)
Heft: 27

Artikel: L'imagination en métaphysique
Autor: Reymond, Arnold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869758

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'IMAGINATION EN MÉTAPHYSIQUE[1]

Est-il vraiment possible de parler de l'imagination en métaphysique sans le faire ironiquement? Gœthe, par la bouche de Méphistophélès, n'a-t-il pas reproché à la philosophie de ne créer que des fantômes ? D'autres écrivains cependant estiment légitime l'emploi philosophique du mythe, à condition que celui-ci soit nettement avoué ; plusieurs, il est vrai, déclarent que cette précaution est insuffisante, car au fond les idées abstraites employées par la métaphysique ne sont que des images desséchées et mythiques par conséquent.

Quant aux philosophes rationalistes, ils se sont en général efforcés de ne pas se laisser leurrer par la magie des images ; Descartes en inaugurant la méthode du doute radical, a cru préserver à tout jamais la pensée philosophique des erreurs de l'imagination auxquelles nos sens et notre raison sont exposés et l'orienter définitivement vers les idées claires et distinctes. Malebranche, son disciple, n'est pas moins catégorique sur le rejet de tout ce qui évoque le sensible. « Tâchons, dit-il, de nous délivrer peu à peu des illusions de nos sens, des visions de notre imagination et de l'impression que l'imagination des autres hommes produit sur notre esprit. »

Certains philosophes mystiques se défient non moins que Descartes ou Malebranche de toute intrusion fantasmagorique dans l'effort de l'âme pour s'unir à Dieu. Fénelon, par exemple, déclare que l'imagination est funeste, parce qu'elle trouble et interrompt l'état de contemplation.

Mais cet effort d'écarter les images loin du champ de la philosophie a été tourné en dérision. Malgré les précautions

[1] M. le professeur A. Reymond a bien voulu rédiger pour le Bulletin ce compte rendu critique de la belle conférence donnée sous ce titre, par M. Emile Bréhier, professeur à la Sorbonne, le 20 janvier 1936.

prises, la théorie cartésienne des tourbillons fut accusée de n'être qu'un roman, et Voltaire reprocha à Malebranche d'écarter un genre d'imagination pour le remplacer par un autre.

Tous les philosophes du reste ne sont pas d'accord avec Descartes ou Fénelon sur la question qui nous occupe. Plusieurs estiment que l'image est un instrument souvent nécessaire de vérités. Les stoïciens, par exemple, préconisent la méthode allégorique et l'interprétation des mythes, et le moyen âge va jusqu'à considérer la vie terrestre comme un pèlerinage dont le terme est la patrie céleste ; l'univers sensible est alors la concrétisation symbolique des réalités spirituelles ; le feu pour saint Thomas est l'image même de Dieu. Le symbolisme se retrouve enfin dans le romantisme allemand (Novalis) pour lequel le monde apparaît, à qui sait le comprendre, comme un vaste index de choses signifiées. Les images ne doivent du reste pas être employées arbitrairement, car chacune d'entre elles traduit une réalité définie et appartient à un groupe spécifique de symboles qui constitue un trésor fixe pour l'interprétation des réalités suprasensibles. L'image est ainsi un élément nécessaire à l'activité de la pensée.

*

Les recherches faites par la psychologie moderne confirment pour une large part cette conception. L'image s'y présente comme un tremplin grâce auquel on accède à quelque chose de supérieur ; elle se définit surtout par sa direction, en ce sens que notre attention s'attache bien plus à en pénétrer la signification qu'à la considérer comme telle. Elle devient alors un auxiliaire indispensable, si la réalité visée ne peut s'exprimer autrement que par elle. Si l'on examine à ce point de vue l'œuvre d'un Platon, d'un Plotin ou d'un Bergson, on constate que chez ces penseurs les images sont, non pas des substituts du monde spirituel, mais des suggestions qui orientent la pensée vers sa possession. Ainsi comprises les images forment un langage de signes aussi

bien défini que celui des signes algébriques pour le maniement des quantités abstraites.

*

On sait que les poètes emploient constamment des images. Essayons de voir de quelle manière. Cette étude nous aidera peut-être à mieux comprendre ce qu'est l'imagination en métaphysique.

Pour certains poètes l'image pittoresque se suffit à elle-même ; mais elle fait surgir dans l'âme une résonance affective qu'elle charge d'une signification arrêtée. Chez Jean Moréas, par exemple, la vision d'un cyprès dans un cimetière évoque, précise une pensée (vie et mort, passé disparu et avenir possible).

Chez Verhaeren il y a interpénétration plus profonde entre l'image et l'âme, et cela suivant deux mouvements inverses. Tantôt l'image est appelée par des états d'âme qu'elle colore et transforme. Tantôt au contraire ce sont les états d'âme qui s'extériorisent dans le monde des sensations et le vivifient. « Je deviens tout ce qui fut mon songe. » Dans cette interpénétration de l'âme et du monde la pensée peut souvent prendre une direction précise et la nature servir de modèle à l'esprit. Telle la description du monde par Verhaeren ; divers plans se succèdent : les étoiles, les montagnes, les fleuves, les plantes, les animaux, l'homme, etc. et la vision de ces divers plans fait surgir un pullulement de problèmes. Les images se transmuent en pensées.

Chez d'autres poètes un nouveau procédé apparaît. Les images se succèdent, pour être aussitôt rejetées comme inadéquates à la chose exprimée. C'est la série des échecs qui est alors parlante par rapport à la réalité qui lui échappe. P. Valéry dans le « Narcisse » décrit le dédoublement de soi, et ce dédoublement se marque d'une façon de plus en plus intense par l'échec successif des images qui cherchent à l'exprimer. Il en est de même dans la « Jeune Parque ». Ici l'image employée est celle de la houle, des remous, etc. et le dédoublement s'opère entre l'état de veille et l'état d'un sommeil

rempli de rêves. Mais images et pensées ne se dissocient pas. La poésie de P. Valéry n'est donc pas pure en ce sens qu'il y a en elle pensée cachée. Comme Valéry le dit lui-même, « la pensée doit être cachée dans le vers comme la vertu nutritive dans le fruit ».

*

En métaphysique l'image ne joue-t-elle pas le même rôle qu'en poésie ? La réalité ne pouvant être saisie que par l'intermédiaire des images, nous retrouvons dans la recherche métaphysique les trois procédés qu'utilisent les poètes.

Les allégories chères aux Stoïciens se présentent comme des images qui attendent une explication, de même que le cimetière et les cyprès chez Jean Moréas.

Les mythes platoniciens s'apparentent à l'emploi de l'image par Verhaeren.

Quant à la série des images qui échouent successivement, son usage est des plus fréquents en métaphysique. L'image est jetée dans le réel comme un filet dans la mer ; mais elle est à la fois échec et réussite, en ce sens que, sans parvenir à capter toute la portion de réalité qu'elle cherche à saisir, elle en retient cependant quelque chose de positif, et c'est pourquoi il faut la purifier par de nouvelles recherches. Les images se posent ainsi et se suppriment à tour de rôle ; mais dans cette succession il peut y avoir progrès, comme le montre le processus négatif employé par Plotin pour définir Dieu. Dieu en effet n'est ni une pierre, ni un animal, ni même un être doué de conscience, d'intelligence discursive, etc. Ces négations toutefois n'ont pas la même valeur ; car positivement il serait plus vrai de dire de Dieu qu'il est conscient, intelligent, etc. que de dire qu'il est inanimé comme une pierre. Tout concept qui tente de définir Dieu est inadéquat, puisqu'il limite l'infinité de son être ; mais, bien qu'imparfaits, certains concepts laissent mieux que d'autres entrevoir son infinie plénitude.

Si nous envisageons non plus Dieu en tant qu'il est l'Un suprême, mais le monde des idées qui en émane, ce monde

ne peut, lui aussi, être décrit autrement que par des images, qui doivent être corrigées. La force spirituelle, par exemple, est comparée à celle que déploie la main. L'image est valable, à condition de la dématérialiser en supprimant la main pour ne retenir que la force. De même l'illumination intellectuelle (par les idées) peut être comparée à une sphère lumineuse dont l'éclat rayonne dans toutes les directions. Mais pour que la comparaison soit correcte, il faut supprimer la sphère matérielle et ne retenir que l'image de rayonnement.

La vie spirituelle elle-même n'est atteinte aux yeux de Plotin que par le même procédé. Dieu avec tous les dieux secondaires qui en dérivent est comme la sphère des étoiles fixes qui par son mouvement parfait entraîne la marche des planètes, selon les lois décrites par le Timée. L'image est juste, à condition de fixer son attention uniquement sur la nature du mouvement et de ses effets.

Les corrections successives se font suivant une dialectique des images dont la tension est analogue à celle qui se trouve dans l'œuvre de P. Valéry. C'est dans ce progrès que se marque l'ascension de la pensée vers son objet. On peut du reste suivre un processus inverse qui irait de l'esprit vers la matière.

L'imagination créatrice de Plotin est donc un dynamisme qui se corrige et s'enrichit sans cesse dans sa marche vers la réalité spirituelle. Tel un fleuve qui est constamment grossi de ses affluents, ou encore telle la sève qui tout en alimentant la plante, en fait pousser la tige, les rameaux, les feuilles, les fleurs et les fruits.

Dans la caractéristique que H. Bergson donne de l'élan vital, on retrouve les mêmes procédés d'annulation et de correction.

*

On a reproché à la pensée métaphysique, dans la mesure où elle s'exprime par images, de s'apparenter à la mentalité primitive ; mais ce reproche est sans fondement. En effet dans l'activité pensante du primitif l'image se présente comme le décalque du monde extérieur ; l'esprit est enseveli dans ce

décalque et étouffé par lui. Pour la poésie et la métaphysique l'image au contraire libère la pensée, par l'insuffisance même où elle se trouve de la satisfaire. Dans son dernier ouvrage sur « l'Etre et les êtres », Maurice Blondel montre admirablement comment il n'y a pas d'images possibles pour exprimer les relations de l'Etre un et infini avec le multiple dont les éléments constitutifs se présentent chacun comme fini. « Cette histoire des guerres intestines entre l'être et la pensée est un tissu de méprises et d'inconséquences. Elle procède toujours d'une alliance hybride d'images et de concepts qui mêle les représentations spatiales aux initiatives métaphysiques. Elle suggère la fausse idée que le phénomène est comme une pellicule si mince qu'elle n'est rien de l'être, mais si opaque qu'elle n'en laisse rien transparaître... » p. 62.

En conclusion on ne peut pas affirmer catégoriquement que les images soient la preuve que l'objet visé par elles existe nécessairement ; mais, comme Nietzsche le déclare dans Zarathoustra, « pour être à même de dire la vérité, il faut être poète », déclaration qui est juste dans la mesure où l'imagination métaphysique ne se sépare pas de l'imagination poétique.

*

Les applaudissements nourris et prolongés qui ont accueilli cette péroraison ont prouvé à M. Bréhier l'intérêt soutenu avec lequel ses auditeurs avaient écouté son magistral exposé. Sitôt après et les jours suivants cet exposé a suscité maintes discussions dont voici quelques échos.

M. Georges Bonnard s'est demandé si certains poètes anglais (Wordsworth, par exemple) n'accordent pas à l'image une portée plus profonde encore que celle si bien mise en lumière par M. Bréhier. Pour ces poètes l'image est l'étoffe même de la réalité ; elle fait véritablement corps avec elle ; elle n'est pas accidentelle, mais consubstantielle avec son objet qu'elle révèle directement.

Un autre auditeur de M. Bréhier estime de même que, si l'image n'est pas adéquate à son objet, sa valeur positive

l'emporte cependant sur les éléments déficients qui la caractérisent.

Il me semble, pour ma part, qu'il serait intéressant de rapprocher l'imagination poétique et surtout métaphysique du raisonnement analogique, et voici comment. Quoi que nous fassions, dans tous les domaines, nous ne pouvons raisonner que par analogie avec ce que nous avons vécu et expérimenté par nous-même ou sous l'influence d'autrui et de la tradition. Bien qu'idéels tous nos concepts plongent leurs racines dans le monde de notre vie affective et sensible ; ils sont par conséquent imprégnés d'anthropomorphisme sous une forme ou sous une autre, et c'est par analogie avec nous-même que nous jugeons ce qui n'est pas nous. L'analogie cherchée peut aboutir à des confirmations ou à des négations ; mais elle est toujours au point de départ de nos réflexions. Par exemple, le concept de matière inerte, inconsciente et dépourvue de réflexion, est formé par opposition à l'activité consciente et réfléchie que nous percevons directement comme étant la nôtre. Le concept de force physique au contraire s'apparente à la sensation de puissance et d'effort que l'activité de nos muscles nous fait éprouver.

Le raisonnement analogique procède exactement de la même manière que le processus de corrections successives appliqué aux images, c'est-à-dire qu'entre deux termes donnés il cherche à dégager une valeur essentielle dominant les différences constatées. Par exemple, dire de Dieu qu'il est le Père céleste, ce n'est pas voir en lui un vieillard à grande barbe blanche, mais bien l'Esprit absolu dont le comportement envers les hommes serait celui d'un père qui aime ses enfants. Le problème est alors de savoir si cette analogie est justifiée par tout ce que nous savons de la vie de l'univers et de la vie tant physique que psychique de l'humanité.

La logique formelle, envisagée sous son aspect le plus abstrait et le plus dépouillé de tout contenu concret, n'échappe pas à cette nécessité de recourir à des données analogiques. Comme on le sait, elle a pour tâche, entr'autres, d'expliciter

les relations qui existent, quant au vrai et faux, entre propositions, à savoir : l'implication, la juxtaposition (addition logique), la conjonction (multiplication logique), la disjonction, l'incompatibilité, etc. Mais il suffit de se reporter à l'étymologie de ces termes (plier dans, poser à côté, joindre avec, séparer, ne pouvoir souffrir avec), pour les voir aussitôt chargés d'une image physique ou affective sans laquelle leur usage logique serait dépourvu de toute signification.

Sans doute l'idée, comme Platon l'a si bien montré, a une autre nature que l'image, et la vie de l'esprit est une réalité distincte de l'idée comme de l'image. Mais la pensée — humaine tout au moins — sera toujours impuissante à exprimer adéquatement la nature dernière du réel ; car le vrai sera toujours lié au jugement vrai, c'est-à-dire à une position fonctionnelle de pensée qui reste en un sens distincte de son objet. Les constituants du jugement seront pour cette raison toujours baignés dans une auréole d'images plus ou moins précises, plus ou moins appropriées, et cela justement parce que la pensée humaine, qui est *réflexion sur l'être*, ne pourra jamais s'identifier complètement avec *l'être lui-même*.

Arnold REYMOND.